

Contes, Fleurettes  
et Soude caustique



**Coralie Le Breton**

**Contes, Fleurettes  
et Soude caustique**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12784-2

*À ma petite sœur, à qui je dédie ces légendes.  
À mes grands-parents, qui m'ont donné le goût de l'Histoire.  
À Michel, qui m'a aidé à trouver à la fois le titre, et moi-même.  
À Madame B., qui a corrigé ce manuscrit.  
À mes parents et amis, qui ont l'immense mérite de supporter mon  
chronique manque de confiance en moi, mes névroses, et mes  
plaisanteries douteuses à base de curés dans des écoles  
maternelles.  
(Si vous n'aimez pas ce manuscrit, c'est à tous ces gens innocents  
que vous ferez de la peine.  
Je pose ça là, faites-en ce que vous voulez.)*



## Préface

Si j'en juge par mon expérience personnelle, la préface, c'est la partie que personne ne lit, parce qu'on est là pour des choses intéressantes, fais-nous rire troubadour de la chose écrite. Néanmoins, mon baccalauréat Littéraire me pousse à faire les choses dans les formes, aussi permettez que je pose mon chapeau à grelots et faites un effort, on n'est pas chez tatie Brunhilde à la fin.

Pourquoi retranscrire des histoires tout droit sorties d'époques qui ne connaissent ni le droit de vote au féminin, ni les droits du salarié, ni même, bien souvent, l'hygiène corporelle la plus élémentaire ? Tout d'abord, parce que l'Art a ceci d'extraordinaire qu'il peut être interprété comme on le souhaite, et que dans une société obsédée de consensus, qui a toujours eu la sale manie de vouloir couper ce qui dépasse, c'est une oasis de possibilités et d'indépendance spirituelle à laquelle il fait bon s'abreuver. Ainsi donc, l'Art est la grandeur de l'Humanité.

Ensuite, parce que l'Histoire, le Passé (avec des majuscules bien pédantes) sont un excellent moyen, si ce n'est le meilleur pour ne pas risquer de reproduire les erreurs, les crimes et l'ineffable stupidité qui a toujours caractérisé l'être humain. Et comme ce dernier n'est certainement pas défini par son honnêteté intellectuelle mais semble au contraire perpétuellement ravi de creuser la fiente et le sang en espérant y trouver de l'or, le tout avec un enthousiasme qui fait peine à voir, il est nécessaire, de temps à autre, de lui remettre la tête dans ses propres excréments pour lui rappeler que c'est sale, ça pue, et les seules choses qui s'y développent sont des mouches à

merde, des champignons aux effets pénibles et des cauchemars. Ainsi donc, l'Histoire est la piqûre de rappel de l'Humanité.

Enfin, parce qu'il existe des façons bien moins rébarbatives de s'injecter cet anti-oubli que d'ânonner, par classes de 30, le « 1515-Marignan-Louis14-Roi Soleil ». Les histoires, avec un petit « h » humble et bassement populaire, nous donnent un excellent moyen de contempler la vie de nos ancêtres, les vrais, ceux dont le sang n'était pas bleu, ceux nés avec une cuillère en bois vermoulu dans une bouche privée de soins dentaires, mais qui, à défaut de bon gros flouze à dépenser en perruques poudrées, possédaient, sous leurs crânes burinés, des chimères et des désirs aussi colorés que les soieries d'un empereur. Et puis, comme il est bon de lire ces vestiges du passé, en savourant avec une coupable satisfaction le plaisir d'être né ailleurs, plus tard, avec du doliprane dans l'armoire à pharmacie et sans puces dans le slip ! Ainsi, les histoires sont la richesse des oubliés.

Ces trois éléments mélangés, arrosés d'une bonne dose de soude caustique, d'un soupçon d'interprétation et d'une pointe d'immoralité, donnent le chef d'œuvre absolu et définitif que vous tenez. Ou le sombre torchon écrit avec les pieds que vous vous apprêtez à jeter dans la fosse d'aisance la plus proche. Je vous laisse l'interpréter comme il vous plaît.

# Afrique (Ghana et Côte d'Ivoire)

## ANANSI ET LE DIEU-CIEL

Autrefois, toutes les histoires parlaient du Dieu-Ciel.

Et pour cause : son interminable corps s'étendait par tous les horizons, abritant en son sein les Esprits et les âmes des défunts. Au matin, il appelait doucement le Soleil dans sa retraite, puis le soulevait d'une seule main, le faisant monter toujours plus haut, et l'astre éclatait d'un rire qui embrasait la voute céleste et flamboyait sur la Terre. Les fruits en rougissaient de confusion, les hautes herbes se pâmaient dans leur robe verte et les humains frappaient en rythme le sol de leurs pieds, en levant la peau sombre de leurs visages vers la lumière. Parfois, assumant son caractère cyclothymique, le Dieu-Ciel sombrait dans la dépression, pleurait en continu, et rien ne semblait apaiser son chagrin. Le lit des rivières accueillait toutes ces larmes jusqu'à déborder d'avoir trop voulu aider, la terre craquelée de chaleur buvait jusqu'à l'indigestion, et les humains remplissaient leurs jarres sous la pluie, en chantant pour consoler les nuages.

Ainsi s'écoulait la vie sous le règne du Dieu-Ciel, entre ses phases maniaques et ses phases dépressives, chacune d'elle apportant la vie et la mort dans ses mains d'azur. Et ainsi était-il le héros de toutes les légendes, sans que personne n'y trouve rien à redire.

Sauf un.

Anansi l'araignée, qui en plus de 8 pattes, 8 yeux bigleux et du poil au fesses, possédait aussi une bonne dose de culot sous un égo de la taille de la Russie, alla un jour voir le Dieu-Ciel pour lui

demander de prendre sa place dans les histoires. Parce que les nuages d'insecticides et les coups de tatane dans la gueule, ça va bien 5 minutes.

Devant une telle demande (et après, on suppose, avoir ramassé sa mâchoire par terre), le Dieu-Ciel décida de mettre Anansi à l'épreuve. N'est pas héros de toutes les histoires le 1<sup>er</sup> arthropode venu.

Anansi devait, pour prendre la place du Dieu, s'acquitter de 3 tâches : lui ramener un essaim d'abeilles entier, un python ondulant et un léopard vivant.

Redescendu sur Terre, Anansi s'installa pensivement au sommet d'un arbre. De son perchoir, il avait une vue imprenable sur la savane : le soir tombait. Sur la gigantesque face du Dieu Ciel, dont le teint était passé de l'azur éblouissant à l'ambéré mielleux des soirs paisibles, le soleil, rejoignant son lit par-delà l'horizon, rougissait de fatigue, figurant une grosse goutte de sang sur un drap de soie doré. Arbres et animaux apparaissaient désormais comme des ombres chinoises, fine dentelle mouvante sur le velours céleste. Une brise légère berçait doucement les feuilles des acajous, infusait dans l'air le parfum des cèdres, et ridait la peau liquide d'un petit lac en patinant dessus.

De l'eau.

Un « Eurêka ! » intérieur arracha l'araignée à ses subtilités contemplatives. Il s'installa confortablement sur son nid de feuilles, la tête farcie de germes d'idées. La nuit se chargerait bien de les faire pousser.

Le lendemain dès l'aube, à l'heure où blanchit la savane, il cueillit unealebasse, l'ouvrit en deux et se percha au-dessus d'un essaim d'abeille. Puis il fit tomber quelques gouttes d'eau sur la ruche. Croyant à une averse, les butineuses sortirent, paniquées, et Anansi leur proposa de se mettre à l'abri dans la calebasse. Vivant apparemment dans une ruche perméable (paye ton architecte en carton), les abeilles et leur reine se précipitèrent dans la coque, que l'araignée se hâta de fermer et de ficeler, en se demandant probablement comment faisaient ces travailleuses du miel en période de mousson.

Pour la 2<sup>e</sup> épreuve, Anansi se sentit pousser un courage de guerrier viking devant un monastère anglais, et s'en fut directement à la rencontre d'un python, comme ça, tranquille, avec sa bite et sans cou-teau. Mais avec un bâton. Il finit par en trouver un, qui dormait paisiblement, lové en rond sur une branche, sa jolie tête plate posée sur le reste de lui-même. Son long corps était aussi épais que la cuisse d'un sprinter, et miroitait comme une rivière cuivrée. Arrivé devant le reptile, Anansi déglutit un coup avant le réveiller, puis expliqua qu'il s'était disputé avec un ami ; ce dernier prétendant qu'un python faisait la même taille qu'un cobra, Anansi affirmant que le serpent constricteur était beaucoup plus long, et proposa de le prouver en le mesurant à l'aide d'un bâton. Décidé à montrer à tous que c'est la taille qui compte, le python déroula ses anneaux et alla se coller le long de la tige de bois. L'araignée reprocha alors au serpent de trop bouger et proposa, pour plus de précision, de l'attacher à la branche. Etant en procédure de divorce avec son instinct de survie, celui-ci accepta.

Fin de la 2<sup>e</sup> épreuve.

Pour le dernier travail, Anansi sût qu'il allait devoir ruser davantage : un grand courage, même incarné en une paire d'attributs gros comme des ballons de football, ne font clairement pas le poids face à des crocs de 5 centimètres.

Notre Hercule octopode se rendit alors sur le territoire de chasse d'un léopard, et y creusa un grand trou, qu'il recouvrit de branches et de feuilles.

Puis il s'en fût se cacher dans un buisson, attendant l'heure où le félin faisait son shopping. A l'heure dite, le léopard sortit faire ses courses, et marcha très exactement sur le piège. Ce qui fût un sacré coup de chance, quand même ; une savane étant peuplée d'une foule de bestioles, le piège aurait pu être déclenché par à peu près n'importe quoi : une gazelle, un zèbre, une hyène, une girafe, un éléphant, un lion ou un malheureux Maasaï parti pisser, mais non, un léopard, du premier coup. Ce qui fait officiellement passer Anansi loin devant Rintintin, sur la liste des meilleurs pisteurs de tous les temps.

Ce dernier, bouffi d'hypocrite stupéfaction, se pencha au-dessus du trou (au fond duquel le léopard devait se demander qui avait eu l'idée idiote de creuser un puit au beau milieu du chemin), et proposa au félin de l'aider à sortir, en échange de la promesse de ne pas être dévoré. Le fauve accepta, et en gage de sa bonne foi, autorisa Anansi à lui attacher les pattes, avant de le tirer hors du trou. Et se retrouva bien couillonné une fois sorti. En effet, Anansi n'est pas seulement une araignée à la virilité hypertrophiée, il peut aussi soulever des panthères à mains nues. J'imagine qu'avec 8 bras, cela peut aider, mais ça reste quand même une sacrée performance.

D'ailleurs le Dieu-Ciel fut un peu sur le cul, et fidèle à sa parole, il céda à Anansi sa place dans les histoires. Ce qui me semble assez sage ; quand on a pour adversaire une créature assez dure à cuire pour mettre K.O une ruche, un python et un fauve, avec pour seules armes un derrière velu et un cerveau hyperactif, on ne vient pas la ramener.

## LA FIERTÉ DE TORTUE

Tortue et sa femme vivaient dans une belle maison, avec tout le confort, et y étaient heureux.

Hélas, un été, la sécheresse fut telle que rien ne poussa nulle part.

La savane cuisait à l'étouffée dans sa propre chaleur, l'air immobile était aussi lourd et collant que de la mélasse, les animaux ne se délaçaient plus qu'au ralenti, et uniquement pour suivre l'ombre maigre des acacias, et les buissons, fossilisés par la soif, s'écoutaient mourir dans un silence bouleversant.

Très vite, Tortue et sa femme furent menacés par la famine. L'épouse de Tortue suggéra alors d'aller voir son père ; c'était un marchand très connu et très aimé dans les environs, car il était aussi riche que généreux. Deux qualités qui d'ordinaire, se télescopent violemment. Assurément, il serait sensible à leur détresse et ne les laisserait pas dans la misère. En tout cas, pas sans passer pour une effroyable baltringue.

Mais bien qu'il connaisse la générosité de son beau-père, Tortue avait horreur de demander de l'aide, et mendier lui était insupportable. Cela dit, il aimait encore moins voir sa femme souffrir de la faim. Et un mois passé à manger des galettes de terre calmerait les fiertés les plus mal placées. A contrecœur, il partit donc avec son épouse voir son beau-père.

Bien sûr, celui-ci les accueillit à bras ouverts :

– « Il ne sera pas dit que j'aurais laissé ma fille et mon gendre mourir de faim ! », dit-il.

Il les emmena jusqu'à son garde-manger. Tortue en eût une mimolle : les étagères croulaient sous le poids des victuailles : patates douces, pommes de terre, bananes, monceaux de mangues, quantités de poissons et de viandes séchés, sacs de farine et de sucre, des céréales par quintaux, et plein d'autres choses délicieuses. En tout cas, plus que le ragoût de cailloux marinés dans de l'eau croupie.